

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Jeunes auteurs : regards d'éditeurs

Sébastien Lavoie

Number 124, Winter 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36622ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lavoie, S. (2006). Jeunes auteurs : regards d'éditeurs. *Lettres québécoises*, (124), 59-60.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2006

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Jeunes auteurs: regards d'éditeurs

En début d'année, Jean Barbe souhaitait aux jeunes auteurs le passé simple et l'imparfait, rappelant par là qu'une saine distanciation avec le sujet sert l'auteur. Soit, concède Normand de Bellefeuille, mais le passé nous coince parfois avec les subjonctifs...

J'ai demandé à quatre éditeurs ce qu'ils pensent des jeunes auteurs. Vaste question, certes, d'autant plus difficile à cerner qu'il n'existe pas de définition du « jeune auteur ». Tout de même, l'éditeur de Québec Amérique, Normand de Bellefeuille, dit qu'un jeune auteur est quelqu'un qui apporte « quelque chose de nouveau à la littérature », et Robert Giroux, des Éditions Triptyque, s'empresse de préciser que « ça n'a rien à voir avec l'âge ».



JEAN BARBE

LA JEUNESSE, LEURRE ET MIRAGE

Par contre, il fait remarquer que l'âge sert souvent de seule justification à l'attention que l'on porte à un auteur par rapport à un autre. Monsieur Giroux déplore les mauvais côtés de la culture des *mass media* : on ne s'intéresse plus qu'à ce qui sort de l'ordinaire, à la nouveauté, et on oublie les écrivains plus vieux qui contribuent d'une manière tout aussi intéressante à la littérature. Le phénomène est conditionné par la rapidité avec laquelle les livres disparaissent des rayons. On peut difficilement donner tort à Robert Giroux, mais il est paradoxal qu'il conseille aux jeunes auteurs qui veulent surnager dans la mare médiatique de faire tourner la roue à leur tour en publiant régulièrement.

« De toute façon, moi aussi, je fais de l'âgisme », me dit Victor-Lévy Beaulieu.

Si j'ai à choisir entre un écrivain de vingt-deux ans et un écrivain de quarante-deux ans, je vais choisir le plus jeune. L'éditeur se demande toujours deux choses : est-il devant un véritable écrivain ? devant une véritable œuvre ? Grâce à l'instruction publique, tout le monde peut écrire un livre. Le tout est de trouver un auteur qui saura se renouveler, qui apportera une contribution intéressante.

Il ajoute que de toute façon, dans 75 % des cas, l'auteur ne se montre pas à la hauteur des espérances qu'il a su susciter chez l'éditeur. Mais il n'en demeure pas moins qu'à vingt-deux ans un auteur a plus de temps devant lui pour réaliser une œuvre.

UNE LITTÉRATURE DÉCONTRACTÉE

Jean Barbe, quant à lui, voit dans les manuscrits des jeunes auteurs une rupture avec la production antérieure. Tout part de la grande blessure qu'a représentée, pour les quadragénaires et leurs aînés, l'échec du référendum de 1980. Non seulement le paysage romanesque actuel n'est plus ce qu'il était (le côté catholique francophone s'estompe), mais les jeunes sont moins préoccupés par la politique ou, à tout le moins, ils ne sont plus occupés à bâtir un pays. Avant 1980, l'écrivain se devait de porter les aspirations nationales, mais ce n'est plus le cas ; ainsi, les jeunes écrivains sont plus décontractés quant à leurs devoirs envers la langue et le pays.



Ont-ils des maîtres à penser ? « Non, répond l'éditeur de Leméac. Regarde *Nikolski* : ça ne ressemble à rien. » M. Barbe constate que les jeunes auteurs lisent toujours Hemingway, mais que les seuls à connaître les écrivains québécois sont ceux qu'il qualifie de « plus traditionalistes ». On comprendra que l'éditeur est loin de leur en tenir rigueur, lui qui constate avec plaisir que les jeunes auteurs ont une plus grande aisance à ne pas donner dans la québécoïté. Enfin, on parle de l'ailleurs, d'autres communautés. Le roman québécois n'est plus replié sur lui-même. Après les pénibles années quatre-vingt centrées sur l'intimité, « on commence à se marrer ».

Nous voilà de retour au référendum de 1980 et au clivage que celui-ci fait apparaître dans la jeune littérature. « Quand ça va mal, on se replie toujours sur soi. » Or, avec l'autofiction qui a l'air de vouloir retomber (au grand soulagement de l'éditeur), on sent une volonté d'aller vers le récit, vers l'imaginaire débridé, vers une langue éclatée, une volonté de s'amuser. Les jeunes acceptent plus facilement que leurs aînés les bouleversements culturels : ils s'affranchissent du clivage États-Unis/France et on commence à sentir que plusieurs sont à l'aise dans la société. Enfin, ils écrivent les livres qu'ils aimeraient lire. Bref, le *fun* est de retour.

L'ENVERS DE LA MÉDAILLE

On se doute que Victor-Lévy Beaulieu, auteur d'un texte que le journal *La Presse* a publié au début de 2004 sous le titre « Nos jeunes sont si seuls », ne partage pas les idées de Jean Barbe. Si on résume de façon très succincte les propos que tenait M. Beaulieu (et que l'éditeur de la maison Trois-Pistoles réaffirme aujourd'hui en déclarant que « si ça a changé, c'est pire »), on dira qu'avant (lire : dans les années soixante) « on revendiquait, on brassait des idées et des émotions comme on n'en avait pas eu d'exemples jusqu'alors dans notre littérature ». Avant, on jouait avec la langue ; avant, les correcteurs n'avaient pas à réécrire les livres... Dans les romans des moins de trente ans, M. Beaulieu note, entre autres, que l'action peut se situer n'importe où (le territoire n'est pas nommé) et que le livre à la main des personnages est « presque toujours étranger et jamais très récent ». Quant au style des jeunes, il afflige l'auteur de *Don Quichotte de la démanche* : tous ces efforts déployés par sa génération pour inventer un langage et se retrouver quarante ans plus tard avec des manuscrits qui rappellent ceux qu'on écrivait dans les années cinquante, quand, par pur colonialisme, on « rêvait d'écrire un jour convenablement en français » !

M. Beaulieu déplorait et continue de déplorer que l'on ne s'intéresse plus qu'à son nombril. L'explosion du noyau familial a créé des jeunes « carencés affectivement », « ce qui rend infirmes leurs rapports amoureux et bancal leur



VICTOR-LÉVY BEAULIEU

appartenance au milieu social, politique et culturel québécois », écrivait-il alors. « Je préciserais peut-être que les jeunes, étant de familles peu nombreuses, ne pensent plus en fonction de la tribu. » Ainsi, ils ont plus facilement conscience de leurs droits que de leurs devoirs. Rien de tout ceci n'est nouveau, nuance-t-il. Joyce, en son temps, a marqué la fin de la tribu. Mais l'individualisme accouche difficilement d'une œuvre, Léautaud faisant figure d'exception auprès du résident de Trois-Pistoles. « L'individualisme, c'est le cul, la boustifaille et

la religion (au sens large). » Comme on ne veut plus faire un pays humaniste, on veut faire une planète humanitaire, dit encore VLB.

Est-on affranchi du clivage États-Unis/France? « Je ne sais pas si on aurait lu les auteurs sud-américains s'ils n'étaient pas d'abord passés par Paris. » En ce qui concerne l'ouverture à l'autre, il note qu'elle peut aussi signifier une fermeture sur soi et remarque que le milieu culturel veut toujours être désespérément contemporain *par rapport* à la culture étatsunienne. Or, utiliser l'autre comme étalon revient à se marginaliser.

LE « V E L A T H É E » ET LES JEUNES

Si ce n'est pas à un vieux singe que l'on apprend à faire des grimaces, ce n'est pas à un « vieil athée », en l'occurrence Normand de Bellefeuille, que l'on fait faire des catégorisations. On a dit de l'un de ses *édités*, Stéphane Bourguignon, qu'il était emblématique des trentenaires; d'un autre, Stéphane Dompierre, qu'il présentait le point de vue des jeunes hommes, mais l'éditeur balaie ces élucubrations du revers de la main: « Tout ça ne veut rien dire. » Tout ce qui l'intéresse, c'est de trouver « quelque chose de nouveau sur le plan de la forme ».



NORMAND DE BELLEFEUILLE

Pour ce qui est des jeunes, l'éditeur de Québec Amérique est enthousiaste: « Il y en a de plus en plus, et ils sont de plus en plus talentueux et imaginatifs. » Il publie, bon an, mal an, un ou deux nouveaux auteurs et ajoute qu'il pourrait facilement en publier une dizaine. Cependant, la question n'est pas de publier, mais de pouvoir bien accompagner le livre.

Au jeu des généralités, l'éditeur ne s'aventure guère. Les influences? Le milieu dont ils sont issus? Les thèmes? « Les thèmes ne changent pas: l'amour, la guerre, la paix, la folie, la religion... » Justement, la religion. N'est-elle pas plus présente? « Oui, me concède l'éditeur, à mon grand désarroi, je constate un retour du religieux, du gothique, de la mythologie, du "médiéval"... » Son seul souci est la forme, dont les jeunes ne se préoccupent pas assez. L'éditeur leur reproche « des lacunes à propos du point de vue narratif découlant d'un manque de réflexion sur la façon de raconter ».

Il note aussi qu'il se publie trop de romans téléromanesques. « Trop d'auteurs, sachant que le livre ne rapportera rien, pensent à la télévision en écrivant », dit-il en s'empressant de préciser que ce n'est pas un reproche qu'il adresse en particulier aux jeunes auteurs, bien que ce travers soit peut-être davantage présent dans leurs œuvres.

LE MOT DE LA F N

Pour sa part, Robert Giroux note qu'il y a dix ou quinze ans les manuscrits les plus intéressants étaient soumis par des femmes, mais que le phénomène s'est émoussé et que la chose est mieux partagée depuis. Il trouve que les jeunes auteurs ne marquent pas une grande fidélité à l'éditeur et dit recevoir beaucoup de « sous-Moutier », le thème du suicide exerçant toujours une fascination sur les jeunes. De plus, il note, avec Normand de Bellefeuille, que le thème de la religion revient en force.

« Ce que je recherche, c'est une personnalité. Un écrivain, c'est un style, une voix. Tout cela est bien fragile, bien difficile à expliquer, même à l'auteur – d'ailleurs certains ne comprennent pas », dira l'éditeur de Triptyque qui précise que, croissance du Prix des collégiens oblige, ce n'est pas seulement des jeunes auteurs que sa maison se préoccupe, mais aussi des jeunes lecteurs.

Les Éditions du **Noroît** Parutions récentes



Jean-François Beauchemin
Voici nos pas sur la terre

Jacques Brault
L'Artisan



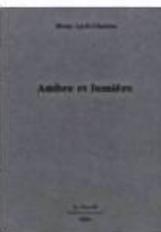
Jean Chapdelaine Gagnon
Cantilène

A.M. Klein
traduit par Marie Frankland
La chaise berçante



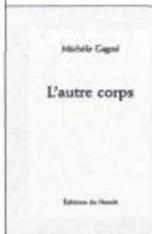
Patrick Lafontaine
au lieu de l'abandon

Mona Latif-Ghattas
Ambre et lumière
LIVRE ET DISQUE



Luc Perrier
Le moindre vent

Alain Cuerrier
Fragments échappés du froid



Michèle Gagné
L'autre corps

Jocelyne Felix
L'échelle et l'olivier



www.lenoroit.com

35
ans de
poésie

Diffusion Dimedia